

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 3 mai 1886

LES
DEUX SŒURS

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

VII

DENDANT un instant, Manette suivit Thomas des yeux sur le chemin qui descend des Huttes vers Marangue.

—Excellente et bonne nature, se disait-elle ; il touche à des millions, des monceaux d'or passent dans ses mains sans qu'il ait l'éblouissement de la fortune, sans concevoir une mauvaise pensée. Aimer et se dévouer, il ne connaît que cela. Son unique désir est de rester simple, honnête et bon ; son ambition est de se montrer reconnaissant. Si je ne l'avais pas rencontré, seule, qu'aurais-je fait ? Rien. Il a la force et je lui ai donné ma volonté. Il est le bras, je suis la pensée. Non, non, je n'aurai jamais à me repentir de ce que j'ai fait pour lui, de ce que maintenant je fais par lui !

Elle tourna son regard vers le ciel et son front parut rayonner. Mais, aussitôt, une autre pensée vint effacer cette clarté passagère. Un soupir s'échappa de sa poitrine, deux larmes jaillirent de ses yeux et coulèrent lentement sur ses joues.

Elle reprit sa place dans son fauteuil. Deux ou trois morceaux de bois ravivèrent la flamme du foyer.

—Chères illusions, doux espoirs, murmura-t-elle, ne me quittez pas, ne m'abandonnez jamais ; restez en moi jusqu'à la dernière heure !

Sa tête s'inclina, ses yeux se fermèrent à demi, et les mains appuyées sur ses genoux, elle s'enfonça dans une profonde rêverie. Son âme et sa pensée s'élevaient élançées vers les régions mystérieuses de l'infini.

Comme la réalité, et plus qu'elle encore, le rêve a ses joies et ses extases.

La rebouteuse resta ainsi longtemps immobile, sans regard, absorbée dans ses réflexions.

Deux coups frappés à la porte la firent tressaillir comme si on l'eût tirée brusquement d'un lourd sommeil.

—Entrez ! cria-t-elle sans se déranger.

La porte n'était pas verrouillée. Le nouveau visiteur l'ouvrit et entra dans la cabane. Un bienveillant sourire de la vieille lui souhaita la bienvenue.

C'était un beau et grand garçon, qui n'avait guère plus de vingt ans. Il avait le front intelligent, le regard vif sans hardiesse, une physionomie très expressive, empreinte de douceur, avec une nuance de tristesse ou de mélancolie, qui attirait l'attention et faisait naître aussitôt la sympathie.

Il s'avança vers la rebouteuse, en la saluant.

—Je ne vous dérange pas ? dit-il.

—Nullement, mon garçon ; je suis, au contraire, charmée de te voir.

—M. Thomas m'a dit hier que vous aviez quelque chose à me dire et je suis venu...

—C'est vrai, j'ai besoin de causer avec toi. N'ayant pu te voir avant-hier, tu étais absent, j'ai dit à ton maître, qui m'a fait aussi une visite ce matin, de te faire grimper la montagne. Les chemins pourraient être meilleurs, mais tu es jeune et tu as de bonnes jambes.

Un sourire effleura les lèvres du jeune homme.

—D'abord, reprit Manette, assieds-toi.

Le jeune homme obéit.

—Georges, continua-t-elle, ton maître est toujours content de toi ; du reste, je suis bien aise de te le dire aujourd'hui, depuis six ans que tu es aux Ambrettes, M. Thomas n'a eu qu'à se louer de tes services, et il m'a toujours fait ton éloge.

—Je fais mon possible pour reconnaître le bien que M. Thomas et vous, Manette, m'avez fait. Si je n'étais pas tel que je suis et veux être, je serais ingrat envers mes bienfaiteurs et odieux à moi-même.

—Voilà un beau langage, Georges, il peint ton caractère tout entier. Va, tu as un noble cœur.

—Orphelin, pauvre, sans parents, sans amis,

jamais ingrat. Je vous respecte, je vous vénère. Ah ! oui, allez, je vous aime bien !

Il se laissa glisser sur ses genoux et saisit la main de la vieille femme sur laquelle il posa ses lèvres.

—Ah ça ! est-ce que tu deviens fou ? s'écria la rebouteuse en le repoussant ; si quelqu'un entrerait en ce moment, que penserait-il ? Ah bien ! on rirait vraiment !

Le ton un peu dur de ses paroles était démenti par son émotion et par l'expression de son visage.

Le jeune homme se releva.

—Ah ! s'écria-t-il avec enthousiasme, c'est en face de l'univers entier que je voudrais proclamer vos bienfaits !

—Georges, c'est à M. Thomas que tu dois témoigner ta reconnaissance. Moi, je ne peux rien et ne suis rien qu'une pauvre vieille femme.

—Je sais que vous n'aimez pas qu'on parle de vous, Manette ; mais ici je ne crains pas d'être entendu. Vous êtes l'âme de M. Thomas.

—Je ne comprends pas, que veux-tu dire ?

—Vous êtes ma véritable bienfaitrice, comme celle de tous les affligés et de M. Thomas lui-même.

—Enfant ! tu ne sais ce que tu dis.

—Manette, j'ai découvert...

—Quoi ?

—Ce que vous êtes réellement. Sans le vouloir, en interrogeant seulement mon cœur, j'ai deviné la personnalité qui se cache en vous et une partie de vos secrets.

La rebouteuse bondit sur son fauteuil.

—Georges, tais-toi ! tais-toi ! s'écria-t-elle.

—Si je vous ai offensée, pardonnez-moi, ma mère.

—Non, tu ne m'as pas offensée ; mais, je te le répète, tais-toi, pour toujours, tais-toi !

Après un moment de silence, Manette reprit la parole.

—Enfin, dit-elle, tu es content de M. Thomas comme lui-même est satisfait de toi. Cependant, Georges, si j'en crois ce qu'il m'a dit, tu ne te plais plus aux Ambrettes, une belle ferme, pourtant, où il y a de la gaieté, du travail et du bonheur.

La figure du jeune homme s'attrista subitement.

—Tu ne me réponds pas.

—Je n'ai jamais cessé de me plaire aux Ambrettes.

—Alors, quand dernièrement ton maître t'a parlé de te faire assurer contre le tirage au sort, pourquoi as-tu répondu que c'était inutile que tu voulais être soldat ?

Georges baissa la tête et resta silencieux.

Est-ce que tu as été pris par le désir de voyager ? Est-ce que tu as depuis peu le

goût des aventures ? Certes, il faut à la France, à notre chère patrie, des soldats qui gardent ses frontières et la fassent respecter au dedans comme au dehors. Oui, il faut des soldats pour protéger la famille et défendre le foyer, et il est beau de servir son pays, pour ses droits et l'honneur de son drapeau ! Mais, si nous n'avions en France que des soldats pour faire la guerre, seraient-ils tous des héros, que deviendrait la prospérité nationale ! Que deviendrait cette terre féconde, qui demande que des bras pour la travailler, afin de devenir la source inépuisable de toutes nos richesses ?

—Georges, tout homme qui travail est utile ; chacun dans sa position, si modeste qu'elle soit, concourt au bien-être et à la fortune de tous. Comme le soldat, le laboureur à sa charrue, le cantonnier sur la route, le bûcheron et le charbonnier dans la forêt servent dans le pays. Pourquoi veux-tu te faire



Suzanne s'était assise près de la fenêtre Georges vint en face d'elle.—(Page 12, col 2).

reprit le jeune homme d'une voix émue, sans vous Manette, que serais-je devenu ? Quand ma pauvre mère eut rendu le dernier soupir entre vos bras, hélas ! vous n'aviez pas pu la sauver, — j'étais désolé, je pleurais, car je sentais la perte que je venais de faire. Vous m'avez pris dans vos bras, Manette, et, en m'embrassant, vous avez essuyé mes larmes. Puis vous m'avez dit : " Viens, je vais te conduire aux Ambrettes, M. Thomas a huit enfants plus jeunes que toi, tu seras le neuvième. " Ah ! vous ne vous étiez pas trompée : j'ai trouvé une famille, on m'a aimé. Le maître et la maîtresse sont devenus mes père et mère et leurs enfants sont mes frères. Je ne savais ni lire ni écrire, le précepteur et les maîtres des enfants de M. Thomas ont été les miens, et j'ai le bonheur d'avoir acquis une instruction plus que suffisante. A vous et à lui, Manette, je dois tout. Non, non, je ne serai